

## LA NOUVELLE HISTOIRE ECONOMIQUE

L'histoire économique et la science économique sont longtemps restées coupées l'une de l'autre ; c'est notamment le cas en France, où la première était faite par des historiens de formation purement littéraire, tandis que la seconde ne relevait que des anciennes Facultés de Droit. D'un côté, les historiens travaillent avec leurs méthodes empiriques, fondées sur l'analyse des documents et, si possible, sur un dépouillement exhaustif des sources, dont on tire des conclusions qualifiées de raisonnables ou de bon sens. Empirique, la méthode l'est par le primat qu'elle accorde au fait, sans toujours se demander d'ailleurs s'il est ou non significatif, ni préciser au nom de quoi on lui accorde telle signification. Dans un bilan de l'histoire économique française, François Crouzet définit bien cet esprit et les lacunes : "Les principales contributions françaises ont pris la forme de monographies massives... fondées sur l'étude minutieuse d'un grand nombre de sources manuscrites, mais où l'interprétation reste trop souvent impressionniste et manque de cohérence interne, faute d'un cadre théorique tiré de l'analyse économique moderne" (1). De leur côté, les économistes sont portés à théoriser, mais certains nous ont donné des études qui s'appuient sur une recherche historique et qui sont, dans ces domaines, bien supérieures à la production des historiens ; qu'il suffise de citer ici des noms comme ceux de Nogaro ou d'Aftalion.

Depuis 1930 environ, économie et histoire convergent au sein de l'économétrie. Dès la fin de la décennie des années trente, sont publiés d'importants travaux dont procèdent presque toutes les recherches effectuées depuis lors et c'est à juste titre que le premier prix Nobel d'économie a couronné l'œuvre de ces inno-

---

(1) François CROUZET, The Economic History of Modern Europe, dans *The Journal of Economic History*, volume XXXI, Number I, March 1971, p. 148.

vateurs que sont Tinbergen et Frisch (2). Néanmoins l'histoire économétrique, encore appelée cliometrics, ne débute que vingt plus tard, avec l'article de Conrad et Meyer sur la rentabilité de l'esclavage dans le Sud des Etats-Unis (3). Depuis dix-huit ans, un travail considérable a été accompli, surtout aux Etats-Unis, puis dans les autres pays anglo-saxons ; la New Economic History a fini par conquérir les revues spécialisées telles que le Journal of Economic History et Explorations in Economic History et Explorations in Economic History, mais nombre d'articles essentiels ont été publiés dans des revues purement économiques, comme le Journal of Political Economy et l'American Economic Review.

Pendant une décennie, les historiens économistes français ne semblent pas s'être intéressés à cette nouvelle manière d'aborder l'histoire économique. Le premier bilan synthétique, dû à Maurice Lévy-Leboyer, ne paraît dans les Annales qu'en 1969 (4). Depuis lors, des articles ont paru, tantôt favorables, (5) tantôt très violemment critiques (6), mais mal informés. Mais il faut bien constater que l'influence de la New Economic History sur les historiens français a été pour ainsi dire quasi nulle jusqu'à présent et que la Nouvelle Histoire Economique peut considérer notre pays comme un pays de mission, à éveiller de sa torpeur et de sa routine (7).

---

(2) Il suffit de citer, dans la Série de Publications de la Société des Nations, II. Questions économiques et financières, le travail en deux volumes de Jan Tinbergen, Vérification statistique des théories des cycles économiques. I. Une méthode et son application au mouvement des investissements, S.D.N., Service d'études économiques, Genève, 1939, 178 p. (1938. II. A. 23) ; II. Les cycles économiques aux Etats-Unis d'Amérique de 1919 à 1932, S.D.N., Genève, 1939, 267p. (1939. II. A. 16).

(3) Alfred H. Conrad et John R. Meyer, "The Economics of Slavery in the Antebellum South", Journal of Political Economy, LXVI, April 1958, p. 95-122.

(4) Maurice Lévy-Leboyer, La "New Economic History", Annales, Economies, Sociétés, Civilisations, 24e année, n° 5, septembre-octobre 1969, p. 1035-1069.

(5) Un bon exemple est l'article judicieux et équilibré de Pierre Ponsot, Crise et mutation de l'histoire économique : la "Seconde Rencontre", Revista de la Universidad de Madrid, Volumen XX - n° 78, 1972, p. 5-22.

Le débat concernant la Nouvelle histoire économique a besoin d'être clarifié, car les problèmes sont souvent mal posés et il n'est pas certain que les récentes affirmations de Robert Fogel, considéré par certains comme le chef de file de la New Economic History, contribuent à le rendre plus limpide.

### I. LES LIMITES DE L'HISTOIRE QUANTITATIVE SELON Robert FOGEL (8)

La Nouvelle histoire, ce n'est pas simplement de l'histoire quantitative, quoique ce soit le point sur lequel insistent le plus volontiers les historiens, fascinés par l'utilisation de méthodes de calcul plus ou moins raffinées, qui semblent dépasser leur compétence. Mais l'usage qu'elle fait des méthodes quantitatives est si intensif qu'on peut, à juste titre, la classer dans cette vaste catégorie où viennent se ranger, de plus en plus nombreux, des pans entiers de notre discipline. Faisant le point sur cette question, dans un article paru dans l'American Historical Review, l'équivalent de notre Revue historique, Robert Fogel répond aux sept questions suivantes :

1) Faut-il utiliser les méthodes quantitatives en histoire ? Souvent on n'a pas le choix. D'ailleurs les historiens utilisent implicitement les mathématiques, quand ils formulent des jugements ; les phrases peuvent souvent se transcrire en équations.

---

(6) Un exemple récent : Marianne et Jacques Debouzy, La "New Economic History"; Splendeurs et misères d'une nouveauté", Politique aujourd'hui, novembre-décembre 1975, p. 33-53. L'essentiel de l'article est consacré à la critique du livre de Robert Fogel et Stanley Engerman, Time on the Cross, 2 vol., Boston, Little Brown & C°, 1974.

(7) A ma connaissance, le seul exercice de Nouvelle histoire économique est mon article qui a fait l'objet d'une communication à l'Association des historiens économistes, à Paris, le 17 janvier 1976 (résumé à paraître dans le Bulletin de l'A. F. H. E.). Jean Heffer, La convergence des revenus par tête aux Etats-Unis, Travaux de l'Institut de Géographie de Reims, n° 21-22, 1975, p. 107-126.

(8) Robert Fogel, The Limits of Quantitative Methods in History, The American Historical Review, 80 n° 2, April 1975, p. 329-350.

2) Quels secteurs sont touchés par ces méthodes ? L'histoire économique, assurément, mais aussi la démographie historique, la Nouvelle histoire urbaine, la Nouvelle histoire sociale, la Nouvelle histoire politique.

3) Quels types de méthodes faut-il utiliser ? Il importe de distinguer les méthodes de mesure informelles ou impressionnistes qui souvent suffisent, et les méthodes rigoureuses, soit directes (décomptes), soit indirectes, ces dernières se traduisant sous la forme d'équations explicites. Les équations implicites, elles, ont toujours fait partie de la littérature historique.

4) L'utilisation des méthodes quantitatives rend-elle l'histoire scientifique ? En retrait par rapport à ses positions antérieures, Fogel répond : non. "Nous en sommes venus, dit-il, à reconnaître que l'histoire reste et très vraisemblablement restera essentiellement une discipline humaniste. Nous croyons maintenant que le problème soulevé par les historiens recourant aux méthodes quantitatives n'est pas de savoir si l'histoire peut être transformée en science sociale mais de délimiter le domaine d'utilisation des méthodes des sciences sociales dans une discipline humaniste" (9). L'histoire n'est pas scientifique, mais a recours aux méthodes scientifiques. Elle est une synthèse, donc elle ne peut être une science sociale. Ce point est bien souligné dans Time on the Cross : "La tâche que les historiens s'assignent ne peut pas être accomplie uniquement par les sciences sociales. Du fait que les historiens aspirent à comprendre la totalité du comportement humain, leurs centres d'intérêt transcendent les matières qui relèvent des sciences sociales et pénètrent dans les domaines de la morale et de l'esthétique. Même en ce qui concerne les problèmes qui tombent sous la coupe des sciences sociales, les historiens exigent fréquemment plus que les sciences sociales ne peuvent donner. C'est certainement le cas quand les historiens essaient de combiner tous les éléments du comportement humain qui intéressent les chercheurs en sciences sociales - éléments économiques, sociaux, politiques, psychologiques et culturels - en un tissu sans fin (seamless web).

---

(9) The Limits of Quantitative Methods, p. 342.

Les sciences sociales sont incapables de produire un tel tissu sans fin. Au contraire, elles produisent des morceaux particuliers de connaissance. Par exemple, il n'y a pas de théorie qui embrasse tout le comportement économique, mais uniquement des théories qui traitent d'aspects particuliers du comportement économique, tels que la distribution des revenus, l'allocation des ressources et la croissance économique. Et encore les théories développées pour analyser ces problèmes sont-elles loin d'être globales. Les économistes ne peuvent traiter de la distribution des revenus, de l'allocation des ressources et de la croissance économique que dans certaines conditions très spécifiques" (10).

5) A quels types de problèmes faut-il appliquer les méthodes quantitatives ? A l'analyse du comportement des groupes (classes socio-professionnelles, populations, élites, catégories sociales ou politiques), mais aussi à l'histoire d'individus particuliers, de façon à montrer ce qu'il y a d'exceptionnel.

6) Quelle place doivent avoir les méthodes quantitatives dans la formation des étudiants d'histoire ? Fogel explique le système en vigueur à l'Université de Chicago, au niveau de la graduate school (de notre licence à notre troisième cycle) : un cours annuel d'introduction aux méthodes mathématiques et aux modèles de comportement pour tous les étudiants d'histoire, afin de leur fournir un bagage minimum indispensable ou des fondements qu'ils peuvent approfondir, s'ils veulent se spécialiser dans cette direction, soit dans des cours d'un niveau intermédiaire, soit dans des cours avancés donnés dans d'autres départements que celui d'histoire.

7) Comment assurer la communication entre les historiens qui pratiquent les méthodes quantitatives et leurs autres collègues, d'une part, et le grand public d'autre part ? La généralisation de cours d'initiation pour tous, lors de la formation universitaire, devrait permettre de combler le fossé d'incompréhension entre historiens. Vis-à-vis du grand public, il faut bien distinguer deux niveaux différents,

---

(10) Time on the Cross, vol. II, p. 3-4

que certains ont tendance à confondre : la recherche et la vulgarisation. Par sa nature même, la recherche a un aspect quelque peu ésotérique où seuls les spécialistes peuvent véritablement participer au débat ; le non-spécialiste peut bien revendiquer son droit à la critique et s'insurger contre le "terrorisme intellectuel" ou le "mandarinat du discours" (11), s'il est incompetent, il en sera réduit à des élucubrations ou au ressassage d'arguments lus par ailleurs - ce qui n'est pas la marque d'un esprit critique particulièrement éveillé. Inversement les conclusions de la recherche doivent être vulgarisées de la manière la plus claire et la plus simple possible. Il n'est pas souhaitable que la vulgarisation soit faite par d'autres que les chercheurs eux-mêmes ; ainsi le chercheur évite-t-il de s'enfermer dans sa tour d'ivoire, mais il faut bien se rendre compte que la vulgarisation ne permet pas au lecteur de critiquer, avec toutes les preuves en main, les thèses qui lui sont exposées. Il y a là un écart irréductible pour l'instant. Qu'on se console : il en va de même en sciences physiques !

Robert Fogel admet le syncrétisme historique. Dans l'avenir, écrit-il, "l'histoire se composera d'un mélange de preuves systématiques sujettes à des tests statistiques rigoureux et de preuves informelles ou fragmentaires. L'exclusion de l'un ou de l'autre type de preuves appauvrira plus qu'elle n'enrichira l'histoire. . . On souhaite une génération de chercheurs formés à l'utilisation de toutes les catégories de preuves, sur lesquelles les historiens doivent faire fonds. Je ne propose pas que tout historien doive posséder également des capacités quantitatives et littéraires. Il y aura place pour une division du travail dans l'avenir, comme dans le passé. Cependant je ne pense pas que la quantification exige l'abandon de la synthèse comme ultime accomplissement de l'historiographie. Pas plus que je ne pense que la quantification exige l'abandon de l'histoire comme art littéraire" (12).

---

(11) M. et J. Debouzy, op. cité, pp. 34-35

(12) The Limits of Quantitative Methods, p. 349-350

Cette position de compromis adoptée par le célèbre new economic historian peut rassurer l'historien qui craint les méthodes quantitatives, mais elle me semble peu satisfaisante, dans la mesure où elle détruit l'originalité fondamentale de la Nouvelle histoire économique et où elle la rapproche trop de l'histoire traditionnelle.

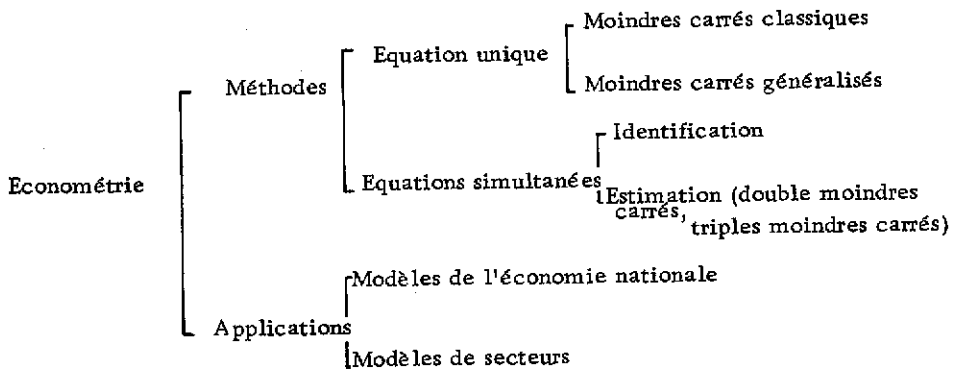
## II. - QU'EST-CE QUE LA NOUVELLE HISTOIRE ECONOMIQUE ?

Le but que s'assigne l'histoire comme science, ce n'est pas de décrire des faits, d'établir un récit ou de répondre à la question "qui a fait quoi, quand ?", mais de rechercher les liens de causalité qui expliquent tel fait historique. Cela ne signifie pas que les travaux d'établissement des données sont inutiles. Loin de là ! Ils sont la base indispensable dont se nourrit le chercheur, mais ils ne sont qu'une étape préliminaire du véritable travail scientifique. Sur ce point, il faut être très clair et l'affirmer avec beaucoup de force, car grande est encore la confusion dans l'esprit de nombreux historiens : l'important, ce n'est pas le calcul, c'est la théorie.

Trop d'historiens croient que l'originalité de la Nouvelle histoire économique réside dans l'utilisation de méthodes de calcul ou de mathématiques d'un accès difficile au profane de formation littéraire. Et d'accorder une importance exagérée, tantôt révérencieuse, tantôt amère et agressive, à l'ordinateur, qui est l'outil privilégié des nouveaux historiens économistes, mais qui n'est qu'un outil facilitant des calculs qu'il serait trop long d'effectuer soi-même. Je veux bien accorder qu'il y a certains charlatans qui font du battage autour de leur grosse quincaillerie, mais ils ne trompent personne d'autre que les ignorants, car il suffit de s'être servi une seule fois d'un ordinateur pour comprendre qu'il n'y a aucune mystique dans cet instrument et qu'il n'a aucun rapport avec l'art du magicien. Les banques de données sont suffisamment répandues aujourd'hui pour que tout chercheur ait facilement accès à l'ordinateur - à condition qu'il ait les crédits nécessaires,

bien sûr, mais les coûts ne sont pas toujours aussi élevés qu'on semble le croire, cet alibi n'étant souvent qu'un mauvais prétexte. A la limite, on pourrait soutenir qu'il n'est pas nécessaire que le nouvel historien économiste maîtrise les mathématiques ou les statistiques ; il peut recourir à l'aide d'un statisticien ou d'un mathématicien, qui feront ce travail pour lui. Toutefois, c'est un pis-aller ; il vaut beaucoup mieux acquérir soi-même la qualification mathématique et statistique nécessaire, ne serait-ce que pour mieux comprendre ce qu'on fait.

Quel niveau de mathématiques et de statistiques requiert la Nouvelle histoire économique ? On peut répondre : au maximum, tout ce qu'exige l'économétrie et qu'on peut résumer dans un graphique emprunté à Johnston (13) :



Le principal outil de l'historien économiste est la régression multiple ; mais il ne faut pas l'utiliser d'une manière paresseuse ; comme l'a écrit G. N. von Tunzelmann, "il y a beaucoup plus à gagner dans l'utilisation des méthodes de régression qu'une simple mesure de la qualité de l'ajustement ou même un ensemble pratique de coefficients" (14) ; l'historien doit mettre l'accent sur l'analyse des termes résiduels

(13) J. Johnston, Econometrics Methods, 2nd ed., Mc Graw-Hill, 1972, p. 7

(14) G. N. von Tunzelmann, "The New Economic History : An Econometric Appraisal", Explorations in Economic History, Vol. 5, N° 2, 1968; reproduit dans Ralph L. Andreano, The New Economic History, Recent Papers on Methodology, John Wiley, New York, 1970, p. 153.



et de l'erreur. D'autre part, les diverses méthodes d'analyse des données (analyse en composantes principales, analyse factorielle des correspondances, corrélations canoniques, analyse discriminante) apportent un appui efficace à l'analyse de régression : elles précisent la hiérarchie des facteurs. L'utilisation simultanée des deux méthodes permet d'interpréter plus facilement la signification des axes factoriels. Quoique d'un emploi moins fréquent, la programmation linéaire ou l'analyse spectrale ne sont pas à négliger ; enfin, signalons, pour mémoire, une direction d'avenir, encore dans l'enfance, mais riche de perspectives : les applications de la théorie de la catastrophe qui unit le calcul algébrique et la topologie.

Mais tout cela, il faut le redire encore une fois, ce n'est pas l'essentiel. L'important, c'est la théorie. Cette théorie doit être explicite, qu'elle soit formulée dans un langage littéraire ou sous une forme mathématique. Par théorie, on entend donc un ensemble de relations formalisées. La théorie s'exprime dans un modèle. La Nouvelle histoire économique - et cela est vrai de toute Nouvelle histoire, qu'elle soit sociale, politique, etc... - est fondée sur l'emploi des modèles, c'est-à-dire sur la formalisation des relations logiques entre des variables. Certes, les modèles reposent sur des hypothèses, mais celles-ci doivent être spécifiées, et si ces hypothèses sont insuffisantes, on peut les critiquer aisément. Pour Johnston, tous les modèles économiques ont en commun certains traits fondamentaux : "Premièrement, on a l'hypothèse que le comportement des variables économiques est déterminé par le jeu simultané d'un certain nombre de relations économiques. Deuxièmement, on a l'hypothèse que le modèle, tout en étant reconnu comme une simplification d'une réalité complexe, prendra en compte les traits fondamentaux du secteur ou du système économique étudié, et troisièmement on a l'espoir qu'à partir de la compréhension du système donnée par le modèle, on pourra prévoir les variations futures du système et peut-être les contrôler, afin d'améliorer le bien-être économique" (15). L'historien n'a pas à faire de prévision,

---

(15) J. Johnston, op. cité, p. 2

mais le modèle lui permet de vérifier la cohérence logique de sa "rétrovision".

C'est le recours au modèle explicite qui sépare radicalement la Nouvelle histoire économique de l'histoire traditionnelle, ne disons pas vieille pour n'offenser personne. Or l'histoire traditionnelle utilise, elle aussi, la théorie, mais d'une manière implicite, sans s'en apercevoir. Or un raisonnement implicite n'est pas scientifique et présente de nombreux inconvénients :

1) cette forme de pensée reste trop vague et mal élaborée ; les intuitions sous-jacentes peuvent être exactes (et elles le sont même souvent, car il n'est pas question de revendiquer le privilège de l'intelligence pour les seuls nouveaux historiens économistes !), leur principal défaut est de n'être pas suffisamment encadrées dans un système logique.

2) les conclusions sont en fait impossibles à vérifier, car les hypothèses ne sont pas formulées explicitement.

3) le raisonnement manque de rigueur logique et de cohérence, dès qu'il n'est plus entouré par des garde-fous ; les hypothèses n'étant pas spécifiées, on ne sait pas dans quelles conditions le raisonnement est valable.

4) une trop grande part est laissée à la subjectivité de l'historien, à ses "interprétations impressionnistes". Ceci ne signifie pas que le modèle est objectif ; il ne prétend pas l'être, mais il vise à la cohérence.

Toute histoire a une théorie sous-jacente ; il vaut donc mieux qu'elle soit explicite. Cela évite les jugements portés à la légère, les affirmations péremptives non vérifiées, le brouillard de la pensée et l'incohérence logique. C'est pourquoi l'histoire doit recourir systématiquement aux modèles, si elle aspire au statut de science et si elle ne se contente pas simplement d'être un récit agréablement raconté.

Si on accepte de travailler avec des modèles explicites, la question se pose légitimement : quelle théorie faut-il adopter ? En histoire économique, nous

sommes demandeurs auprès des économistes qui ont une masse de modèles à nous offrir, mais il ne faut pas tout attendre d'eux, car une théorie valable pour la société industrielle capitaliste ne vaut pas forcément pour une économie socialiste ou pour une société traditionnelle. Il n'y a pas de modèle qui couvre toute l'histoire de l'humanité, du néolithique à l'âge nucléaire. Les modèles sont relatifs, relatifs au sujet pour lequel ils sont construits. L'histoire modélisante n'est pas structuraliste (cette proposition est avancée avec beaucoup de réserves, car le structuralisme ressemble à une auberge espagnole). Il faut mettre en exergue la remarque fondamentale de l'économètre Henri Theil : "Les modèles ne sont pas faits pour être crus, mais pour être utilisés". Dans ces conditions, les préventions des historiens contre l'usage des modèles devraient tomber, car pour faire un modèle d'histoire économique qui ait une valeur, il faut être à la fois historien et économiste. Être économiste ne suffit pas. L'historien apporte ses qualités irremplaçables : le sens du détail, l'attention minutieuse aux faits. L'historien peut donc créer sa propre théorie ; il doit construire lui-même son modèle. Cela, personne ne peut le faire à sa place. Voilà la grande différence avec l'utilisation des statistiques.

La théorie ou l'hypothèse est d'une nature déductive, mais elle n'est pas une construction a priori. Il faut d'abord, quand on aborde un sujet, se plonger dans la documentation et voir de quelles données on dispose. La première démarche, pour l'historien, est donc inductive. Puis, à partir de ces données, il faut construire le modèle et le perfectionner par un va-et-vient ininterrompu entre la démarche inductive et la formulation déductive. Il ne faut pas attendre de l'ordinateur qu'il donne le modèle, car il ne peut que répondre aux questions posées. Il est donc nécessaire d'élaborer d'abord les questions, en fonction des sources disponibles et de rechercher des substituts aux éléments manquants de la théorie. La position adoptée par Lance Davis semble raisonnable, quand il affirme : "La théorie est importante - le recours explicite à la théorie est la contribution de la Nouvelle histoire économique -, mais aucun historien économiste (qu'il soit vieux ou

nouveau) ne devrait se permettre d'être totalement séduit par la logique de la théorie au point d'en oublier les faits. La théorie peut nous aider à ordonner et à comprendre les faits, mais les faits peuvent aussi suggérer que certaines théories sont inappropriées comme moyens d'explication" (16).

L'historien économiste a un large choix de théories : classique, néo-classique, keynésienne ou marxiste. Mais il faut signaler, d'un point de vue épistémologique, que certains récusent la possibilité de vérifier une théorie par des faits. Par opposition aux "positivistes" prêts à utiliser de fausses prémisses pourvu que les conclusions semblent bonnes, après expérimentation, ou aux "institutionnalistes" qui recherchent toujours plus de faits et de statistiques, les partisans de la "méthode praxéologique", s'appuyant sur un a-priorisme extrême, pensent, comme Murray N. Rothbard, "que la théorie ne peut pas émerger, tel un Phénix, d'un chaudron de statistiques, pas plus que les statistiques ne peuvent être utilisées pour tester une théorie économique" (17). Cette conception d'un ultra-libéral, disciple de Ludwig von Mises, apparaît bien dans le texte suivant :

" Je ne fais pas semblant d'utiliser les faits historiques pour "tester" la vérité de la théorie. Au contraire, j'affirme que les théories économiques ne peuvent pas être "testées" à l'aide de faits historiques ou statistiques. Ces faits historiques sont complexes et ne peuvent pas, à la différence des faits physiques contrôlés et isolables dans le laboratoire scientifique, être utilisés pour tester une théorie. Pour produire des faits historiques, il y a toujours de nombreux facteurs se heurtant les uns les autres. Seules des théories causales établies a priori par rapport à ces faits peuvent être utilisées pour isoler et identifier les torons de la causalité. Par

---

(16) Lance Davis, "And it will never be literature", The New Economic History : A Critique, dans Ralph Andreano, op. cité, p. 80.

(17) Murray N. Rothbard, America's Great Depression, Nash Publishing, Los Angeles, 2<sup>nd</sup> ed., 1972, p. 4.

exemple, supposons que le prix du zinc monte pendant un certain temps. On peut se demander : pourquoi a-t-il monté ? On ne peut répondre à la question qu'en employant diverses théories causales construites avant l'investigation. Ainsi on sait que le prix peut avoir monté du fait d'une seule cause ou de la combinaison des causes suivantes : augmentation de la demande de zinc, réduction de son offre, augmentation générale de l'offre de monnaie et, par là, de la demande monétaire de tous les biens, réduction de la demande générale de monnaie. Comment savoir quelle théorie particulière s'applique dans ces cas particuliers ? Uniquement en examinant les faits et en regardant quelles théories sont applicables. Mais qu'une théorie soit ou non applicable dans un cas donné n'a aucun rapport avec sa vérité ou sa fausseté comme théorie. On ne peut ni confirmer ni réfuter la thèse qu'une diminution de l'offre de zinc augmentera, *ceteris paribus*, le prix, en trouvant que cette baisse de l'offre s'est réellement (ou ne s'est pas) produite dans la période étudiée. La tâche de l'historien économiste est donc de faire les applications adéquates des théories tirées de l'arsenal que lui fournit le théoricien économiste. Le seul test d'une théorie est le caractère correct de ses prémisses et de la chaîne logique de ses raisonnements" (18).

Quoi qu'il en soit du débat, qu'il n'est pas question de traiter ici, il n'en reste pas moins que l'histoire exige le recours à la théorie, donc au modèle. L'historien traditionnel objectera : le modèle appauvrit une réalité complexe. L'historien est un grand-prêtre du singulier ; il laisse le soin d'établir des constantes aux autres sciences humaines, telles que l'anthropologie ou la sociologie. Cet argument n'est pas exact dans la mesure où une bonne partie des recherches historiques vise à étudier des structures, mais même une étude conjoncturelle gagne à être replacée dans un schéma plus général : l'interprétation d'un nuage de points est plus aisée quand on a déterminé l'équation d'ajustement correspondant aux moyennes des séries. Mais il est certain qu'il reste toujours un résidu, plus ou moins im-

---

(18) *id.* p. 3-4.

portant, auquel il faut prêter la plus grande attention, tout en étant conscient que dans l'immédiat on n'a aucune chance de le faire disparaître. En effet, l'histoire dépend des autres sciences sociales, dont on sait trop bien les multiples imperfections. Pour l'histoire, science ultime située au bout de la chaîne scientifique, le résidu restera un boulet qui n'est pas prêt de s'alléger dans l'avenir rapproché. Il ne faut pas s'en attrister. Toute démarche scientifique schématise le réel. La seule question qui vaille la peine d'être posée est celle de savoir si cette schématisation est bonne, si on ne peut pas trouver un meilleur modèle, assez complexe, mais pas trop, qui se conforme à la réalité. L'histoire n'a donc pas à se présenter comme une discipline humaniste, car dans cette voie, elle n'a guère d'avenir, mais cette attitude implique des conséquences importantes.

La première, c'est qu'il n'y a pas, contrairement à ce que certains historiens affirment trop volontiers, d'histoire totale ou globale. Cette prétention n'est pas fondée scientifiquement. L'historien doit faire preuve de beaucoup plus de modestie et gagner en profondeur ce qu'il perd en extension. Nous n'avons pas les capacités pour occuper ce vaste terrain que nous revendiquons, tout simplement parce que nous ne disposons pas des modèles sous-jacents qui fonderaient une histoire globale. Il faudra que la psychologie, la psychanalyse, la sociologie, l'anthropologie et la biologie aient fait de grands progrès avant que nous arrivions à poser le pied sur cette terre désirée. Mieux vaut traiter le non-rationnel comme un résidu plutôt que de faire semblant de savoir. La prétention à l'histoire globale est une forme moderne du charlatanisme.

En second lieu, l'histoire scientifique, par opposition à la vulgarisation, qui relève d'un domaine tout à fait différent, ne peut plus être un discours "d'honnête homme", une synthèse littéraire. Quand l'historien se fait touche-à-tout, il ne vaut guère mieux qu'un journaliste. Sa prose peut être fort attrayante et divertissante, mais le contenu scientifique de son travail est pour ainsi dire nul. On a le droit de préférer que l'histoire soit un des genres littéraires, mais on ne peut pas

revendiquer en même temps l'appartenance aux sciences humaines. Il peut sembler flatteur de jouer sur les deux tableaux, mais ce n'est pas intellectuellement honnête. Il faut aussi reconnaître que la voie littéraire est moins difficile et qu'elle offre aux ambitieux des perspectives de carrière plus rapides ! Ces considérations s'appliquent à tous les domaines de l'histoire et pas seulement à l'histoire économique. On en trouvera un très bon exemple dans l'article de Whitcomb sur les préfets de Napoléon Ier (19), qui montre les lacunes grossières de l'histoire sans modèle : nos grands maîtres de l'histoire de l'Empire se sont tous trouvés d'accord pour estimer que le corps des préfets s'était dégradé en qualité entre 1800 et 1815. La raison : Napoléon avait remplacé les préfets républicains, donc pleins de caractère, par des royalistes, donc soumis. On voit la richesse et l'absence de parti-pris du modèle sous-jacent ! En se fondant sur le modèle de la bureaucratie construit par Max Weber, l'auteur n'a pas de mal à montrer que les conclusions sont exactement inversées.

Enfin l'historien peut utiliser, sans remords, les exercices de simulation (counterfactual history). La simulation n'est pas l'essence de la Nouvelle histoire économique, contrairement à ce qu'on écrit parfois, l'essentiel étant le recours aux modèles explicites, mais c'est un outil qui peut rendre de grands services dans l'étude d'un problème particulier. La simulation doit être utilisée quand elle est utile et non pas pour faire bien ou épater les ignorants. Fogel lui a donné ses lettres de noblesse, mais l'usage le plus intensif en a été fait par Williamson, qui explique ainsi son intérêt :

"L'historien économiste peut souhaiter explorer comment une économie donnée se serait comportée dans d'autres conditions historiques. Supposons que le taux d'accumulation du capital ait été augmenté de 1 % par an, le marché finan-

---

(19) Edward A. Whitcomb, Napoleon's Prefects, *The American Historical Review*, Vol. 79, N° 4, October 1974, pp. 1089-1118.

cier américain aurait-il fonctionné à une vitesse moins coûteuse et avec une efficacité parfaite ? Dans quelle mesure le taux d'industrialisation en aurait-il été affecté ? Une réponse à cette question donnerait une mesure explicite de l'industrialisation perdue pendant une période "d'imperfection des marchés financiers". Elle nous aiderait à identifier les sources de l'industrialisation américaine à la fin du XIXe siècle en général, aussi bien que la contribution revendiquée par "l'intégration du marché financier" en particulier" (20).

Cette technique est celle qui a suscité les plus fortes oppositions chez les historiens traditionnels. Pour avoir une idée de ces critiques, qu'on se reporte aux articles de Fritz Redlich (21) qui distinguent l'hypothèse dérivée de la réalité du "figment", c'est-à-dire d'une construction mentale invérifiable. Pour lui, l'histoire contrefactuelle est une quasi-histoire, une histoire avec des comme si, purement conjecturale. A cela on peut répondre qu'il faut effectivement aborder ce domaine avec prudence, apporter un grand soin au choix de la théorie qu'on appliquera aux données empiriques, vérifier soigneusement les "figments" avant de se lancer dans l'analyse de simulation et surtout savoir poser les questions utiles. Comme le souligne Williamson, ce dernier point est fondamental :

"L'impact de l'histoire analyse contrefactuelle sur l'histoire économique est conditionné non seulement par l'habileté du chercheur dans la construction du modèle, mais aussi par les questions posées. . . Bref, la contribution de l'histoire cliométrique n'est pas seulement limitée par la capacité qu'ont les chercheurs

---

(20) Jeffrey G. Williamson, Late Nineteenth-Century American Development, A General Equilibrium History, Cambridge University Press, Londres, 1974, p. 13

(21) Fritz Redlich, "New" and Traditional Approaches to Economic History and Their Interdependence, The Journal of Economic History, XXV, N° 4, December 1965, p. 480-495 ; Potentialities and Pitfalls in Economic History, Explorations in Entrepreneurial History, Second Series, Vol. 6, N° 1, 1968, p. 93-108. Ces textes sont reproduits dans Fritz Redlich, Steeped in Two Cultures, Harper & Row, New York, 1971, p. 339-374.



de construire des modèles adéquats qui économisent les rares données historiques. Elle est aussi, et peut-être plus sérieusement, limitée par leur créativité dans le domaine de la formulation de questions historiques utiles" (22).

La Nouvelle histoire économique s'assigne comme tâche, par réaction contre la tendance empiriste de l'histoire traditionnelle, de faire accéder la discipline au statut de science, même s'il faut pour cela sacrifier les prétentions humanistes d'une synthèse globale trop prématurée pour avoir quelque valeur que ce soit. Dans cette conception, l'histoire économique se rapproche étroitement de l'économétrie, dont le rôle essentiel est d'estimer et de tester les modèles économiques. Il lui faut donc suivre les mêmes étapes : spécifier le modèle sous forme mathématique, assembler les données, estimer les paramètres, tester le modèle estimé pour juger s'il constitue une description suffisamment réaliste de l'économie étudiée. Il s'agit là d'une tâche difficile, car les relations sont souvent complexes et le problème de la spécification dresse de redoutables écueils : les relations sont-elles ou non linéaires ? Quels décalages temporels faut-il introduire ? Raison de plus pour rester très modeste dans nos buts et résister à la tentation d'affirmer plus qu'il n'est permis. Ce chemin ardu, mais qu'il faut aborder sans complexe d'infériorité, a au moins l'avantage de nous faire échapper aux impasses de l'histoire-récit et de l'aimable conversation de salon mondain.

Jean HEFFER.

---

(22) J. G. Williamson, op. cité, p. 15-16.